

Une manière de vivre La philosophie comme déroute salutaire

Pierre-Alexandre Fradet

Numéro 321, janvier 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fradet, P.-A. (2020). Une manière de vivre : la philosophie comme déroute salutaire. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 16–16.



1. Aimer l'imperfection

Une manière de vivre

La philosophie comme déroute salutaire

PIERRE-ALEXANDRE FRADET

«La philosophie est à la mode, parce que les gens veulent des réponses.» Chuchotés à l'écran par Joseph, ces mots auraient tout aussi bien pu être prononcés pour exprimer l'effet de mode dont jouit la pensée de Spinoza aujourd'hui. Que défend au juste ce philosophe, illustre polisseur de verres? *Une manière de vivre* parvient à en résumer la substance dans le cadre d'une table ronde qui ne s'avère ni trop élémentaire pour faire rouler les yeux au ciel, ni trop technique pour faire déguerpir le spectateur. C'est toujours un exercice périlleux d'entrecroiser la théorie philosophique et le vécu filmique. Or voici un exercice académico-filmique plutôt réussi, en ce qu'il évite la cérébralité excessive en misant, comme le rapportait Laurent Lucas à *La Presse*, sur des exposés improvisés.

Tout sauf improvisé, le reste du film est l'histoire de déroutes. Celle de Colette, qui perd son mari lors d'un accident de la route qu'elle entend au téléphone. Celle de Gabrielle, jeune escorte dont la boulimie révèle le déséquilibre intérieur. Enfin, celle de Joseph, spécialiste belge de Spinoza invité à prononcer une conférence au Québec. Au moins deux autres cinéastes ont récemment fait une place dans leur scénario aux docteurs en philosophie : Denys Arcand dans *La chute de l'empire américain*, Monia Chokri dans *La femme de mon frère*. Mais, alors que la philosophie était plus un prétexte secondaire qu'un pivot scénaristique dans leurs longs métrages, elle devient une matière centrale dans *Une manière de vivre*. Du début à la fin, l'œuvre est ponctuée de citations de Spinoza, qui se révèle ici plus qu'un acteur anachronique. La musique se fait discrète, accompagnant bellement ce qui n'est pas toujours beau à voir. Les plans sont parfois haletants, parfois serrés autour des personnages, ce qui est fort utile pour capter la détresse liée à la boulimie — trouble alimentaire dont a souffert la réalisatrice elle-même, comme elle le rappelait lors d'une projection spéciale au Cinéma Beaubien.

Pour Spinoza, on le sait, Dieu n'est pas extérieur au monde; il est contigu à la nature; il *est* la nature elle-même. Et parce que tout est déterminé par des

causes, comme le croyaient déjà les stoïciens, l'être humain agit en vain quand il cherche à contrôler l'incontrôlable. Il doit plutôt accepter le destin pour éviter de souffrir de ressentiment. Il doit apprécier ce qui est et, surtout, comprendre les forces qui l'agitent. Les détracteurs de Spinoza lui ont souvent reproché de tenter de fonder une éthique (étude du comportement légitime) sur ce qui semble défier toute possibilité d'éthique, le fatalisme. Ne doit-on pas présupposer, en effet, que le cours des choses peut être transformé librement si l'on souhaite parvenir à le corriger et mieux vivre? Sans doute. Mais lorsqu'on lit Spinoza et visionne *Une manière de vivre* avec une pointe de charité, on peut conclure que l'un et l'autre excellent au moins à montrer que la réconciliation avec le passé est un premier pas dans la bonne direction : celle de la joie vécue au présent.

Car ce film n'est pas sombre. En dépit de ses moments les plus attristants, les plus saugrenus, les plus grotesques, il ne porte pas la marque du cynisme qu'on pouvait repérer parfois dans l'immortel *Sonatine*. On souligne couramment que chaque chute est une occasion de rebondir. *Une manière de vivre* va plus loin que cette banalité. Dans cet opus, chaque disgrâce, chaque fêlure, chaque écroulement est en soi l'expression d'un rebondissement — comme une nécessité à comprendre et à accepter. Cela est vrai pour Joseph, qui prolonge son séjour en Amérique et prend le chemin implacable (et éventuellement salutaire) du Nord québécois. Cela est vrai aussi pour Colette et Gabrielle, la première souhaitant apprivoiser la mort, la seconde s'ouvrant peu à peu à un autre avenir.

Avec ses petits décalages de ton et sa volonté d'embrasser tous les sujets à la fois (les traumatismes de la guerre y compris), la récente œuvre de Micheline Lanctôt n'est certes pas parfaite. Mais à l'image de Spinoza, elle donne le goût d'aimer la totalité des êtres et des choses pour ce qu'ils sont, sans culpabilité aucune. Pour cette raison insigne, sans doute faut-il aimer d'un amour inconditionnel *Une manière de vivre*. ▲